

1

Le grand Bouddha

Son esprit est une demeure hantée.

La femme qui se nomme Lara lève les yeux, croyant avoir entendu un bruit. Repliant la lettre qu'elle vient de relire, elle s'approche de la fenêtre qui surplombe le jardin. Dehors, l'aube emplit le ciel de lumière, même si quelques étoiles sont encore visibles.

Au bout d'un moment, elle se détourne et se dirige vers le miroir circulaire appuyé contre le mur du fond. L'apportant jusqu'au centre de la pièce, elle le pose dos contre le sol, doucement, sans un bruit, par égard pour son hôte qui dort dans une pièce voisine. Indifférente à l'image qu'il lui renvoie d'elle-même, elle s'attarde sur le reflet du plafond qu'elle y voit dans la lumière pâle de l'avant-jour.

Le miroir est grand : à supposer que le verre soit de l'eau, elle pourrait plonger et disparaître sans en toucher les bords. Sur le vaste plafond, il y a des centaines de livres, chacun maintenu en place par un clou qui le transperce de part en part. Une pointe de fer enfoncée dans les pages de l'Histoire, dans celles de l'amour, celles du sacré. À genoux sur le sol poussiéreux à côté du miroir, elle essaie de déchiffrer les titres. Les mots sont inversés, mais la tâche se révèle plus facile que si elle restait des minutes entières la tête renversée à regarder le plafond.

Aucun bruit hormis celui de sa respiration régulière et, dehors, le bruissement de la brise agitant de ses robes ondoyantes le jardin envahi par les mauvaises herbes.

Elle fait glisser le miroir sur le sol, comme si elle passait à une autre section d'une bibliothèque.

Les livres sont tous là-haut, les gros comme ceux qui ne sont pas plus épais que les parois du cœur humain. De temps à autre l'un d'eux tombe de lui-même, à moins qu'on ne choisisse de déloger l'ouvrage voulu grâce au maniement judicieux d'une perche en bambou.

Originnaire de la lointaine Saint-Pétersbourg, elle a accompli un long voyage pour arriver dans ce pays, celui qu'Alexandre le Grand a traversé sur sa licorne, cette terre de vergers légendaires et d'épaisses forêts de mûriers, de grenadiers qui ornent les frises de manuscrits persans écrits voilà plus de mille ans.

Son hôte s'appelle Marcus Caldwell. Anglais de naissance, il a passé la majeure partie de sa vie ici en Afghanistan, après avoir épousé une Afghane. Il a soixante-dix ans, et sa barbe blanche, ses gestes mesurés évoquent ceux d'un prophète, un prophète déchu. Elle n'est là que depuis quelques jours et ne sait rien ou presque de cette main gauche que Marcus a perdue. La coupe de chair qu'il pouvait former avec les paumes de ses mains est brisée en deux. Un jour, tard dans la soirée, elle l'a interrogé à ce propos, avec délicatesse, mais il s'est montré si réticent qu'elle n'a pas insisté. En tout état de cause, il n'est besoin d'aucune explication dans ce pays. Il ne serait guère surprenant qu'un jour les arbres et les vignes d'Afghanistan cessent de pousser, de peur que leurs racines en continuant de croître entrent en contact avec une mine enfouie à proximité.

Elle approche sa main de son visage pour respirer l'odeur du santal déposée sur ses doigts par le cadre du miroir. Le bois d'un santal sur pied ne sent rien, lui a dit Marcus l'autre jour, le parfum ne prenant corps qu'une fois l'arbre coupé.

À la manière de l'âme qui quitte l'enveloppe charnelle après la mort, songe-t-elle.

Marcus est conscient de sa présence où qu'elle se trouve dans la maison. Elle est tombée malade pratiquement dès son arrivée, il y a quatre jours de cela, succombant à l'épuisement consécutif à son voyage jusqu'à lui, et il a pris soin d'elle depuis, après avoir

vécu dans l'isolement le plus complet pendant des mois. D'après les descriptions qu'elle en avait eues, comme elle l'a dit dans son délire lors du premier après-midi, elle s'attendait à rencontrer une sorte d'ascète vêtu d'écorce et de feuilles, et accompagné d'un cerf de la forêt.

Elle lui a dit aussi qu'il y a vingt-cinq ans son frère, entré en Afghanistan avec l'armée soviétique, faisait partie de ceux qui n'en étaient jamais revenus. Elle a visité le pays à deux reprises entre-temps, sans trouver la preuve qu'il était mort ou encore en vie, mais peut-être en ira-t-il autrement cette fois-ci. Si elle est ici aujourd'hui, c'est parce qu'elle a appris que la fille de Marcus aurait pu connaître le jeune Soviétique.

Il lui a dit que sa fille, Zameen, était morte.

« A-t-elle jamais fait une quelconque allusion ? a-t-elle demandé.

– Elle a été emmenée de cette maison en 1980, à l'âge de dix-sept ans. Je ne l'ai jamais revue.

– Et personne d'autre non plus ?

– Elle est morte en 1986, je crois. Elle était alors la mère d'un petit garçon qui a disparu à peu près à l'époque où elle est morte. Elle était amoureuse d'un jeune Américain, et c'est de lui que je tiens ces informations. »

C'est le premier jour qu'a eu lieu cette conversation, au terme de laquelle la jeune femme a glissé dans un long sommeil.

À l'aide des diverses plantes du jardin, il a concocté une pommade pour la base de son cou, couverte d'un énorme hématome, la peau presque noire au-dessus de l'épaule gauche, comme si un peu des ténèbres du monde avait tenté d'entrer en elle à cet endroit. Il a regretté que ce ne soit pas la saison des grenades, car leur jus est un antiseptique puissant. Quand le car est tombé en panne au cours du voyage, a-t-elle raconté, tous les passagers sont descendus et elle s'est endormie sur le bas-côté de la route. Et soudain se sont abattus sur elle trois coups rapides assénés à l'aide d'un démonte-pneu, lui arrachant des cris de douleur et d'incrédulité. Elle était allongée, les pieds en direction de l'ouest, vers la ville sacrée de La Mecque à près de deux mille kilomètres de là, marque d'irrespect

totallement involontaire de sa part, dont l'un des passagers avait cru bon de la punir.

Elle avait commis une erreur grossière en voyageant enveloppée de voiles à l'image des femmes du pays, dans l'idée que ce serait plus sûr. Si son visage avait été plus exposé, et la couleur de ses cheveux visible, peut-être lui aurait-on pardonné sa faute en sa qualité d'étrangère. En revanche, n'importe qui, même un enfant qui aurait pu être son fils, avait le droit de punir pour l'exemple une Afghane sacrilège.

Marcus ouvre un livre. La lumière de ce début de matinée filtre par la fenêtre au ras du sol. Les fibres de la page étirent leurs ombres sur les mots, à tel point qu'elles rendent la lecture difficile. Il incline le livre pour que la lumière l'éclaire de manière égale, et la texture du papier disparaît.

À l'intérieur, il tombe sur une feuille séchée, parfaitement conservée à l'exception d'un morceau qui manque au milieu comme s'il avait été mangé par un ver à soie. Toutes les pages sont percées d'un trou, laissé par la pointe de fer qu'il a dû déloger pour avoir accès au contenu.

Il ne lui a donné à boire que l'eau la plus pure. Le pays a toujours été un carrefour où se sont croisées les marchandises les plus diverses dans leur voyage d'un point du globe à l'autre, religions et mythes, œuvres d'art, caravanes de ballots de soie venus de Chine cheminant aux côtés de chameaux chargés de verreries de la Rome antique ou de perles du Golfe. L'ogre dont les activités ont créé l'un des déserts de l'Afghanistan a été terrassé par Aristote. Aujourd'hui, des hélicoptères Comanche apportent d'imposantes caisses d'eau minérale pour les équipes des Forces spéciales américaines qui opèrent dans la région, puisque la chasse aux terroristes n'est pas terminée. Cette eau est déchargée en divers points secrets dans les collines ou des endroits désertiques, mais il y a deux hivers de cela un chargement a dû crever le filet qui l'enfermait : il est tombé du ciel et a éclaté au sol non loin de la maison de Marcus, dans une explosion au cœur de laquelle se trouvait pour une fois de l'eau et non du feu. Marcus s'est précipité à la fenêtre à la suite de la déflagration, pour découvrir qu'un côté

de la maison ruisselait et que des centaines de bouteilles transparentes flottaient sur le lac devant chez lui. Quelques minutes plus tard, un autre chargement brisait sa corde et atterrissait au même endroit pour disparaître aussitôt. Peut-être s'est-il ouvert lui aussi et a-t-il laissé échapper ses bouteilles, à moins qu'il ne se soit accroché à quelque chose sous la surface et ne soit toujours retenu là. Une eau elle-même enfouie dans l'eau. Il a repêché bon nombre de bouteilles avant qu'elles s'égaillent un peu partout et en a trouvé d'autres au fil des jours et des semaines, éclatées ou encore intactes, éparpillées dans les herbes hautes de son verger à l'abandon.

Il abaisse ses yeux bleu pâle sur le livre.

C'est un *diwan*, le plus noble des ouvrages, écrit dans les mots les plus nobles. Comme toujours, les deux premières pages de vers sont bordées d'enluminures, dentelle d'entrelacs en encres de couleur. Hier soir, elle lui a coupé les ongles, alors qu'il se contente d'ordinaire de les limer sur n'importe quelle surface un tant soit peu abrasive. Quand elle partira, il faudra qu'elle emporte un volume de la bibliothèque fichée aux plafonds. Peut-être que tous ceux qui viennent dans cette maison devraient repartir avec un livre, de façon à pouvoir se reconnaître par la suite où qu'ils soient dans le monde. Comme les membres d'une même parentèle. D'une communauté de blessures. Ils sont totalement isolés ici. La maison se dresse au bord d'un petit lac ; bien qu'endommagée par les guerres successives, elle donne toujours une impression de sculptures délicates, d'extraordinaire légèreté. À l'arrière s'ouvre le demi-cercle formé par le jardin et le verger, tous deux à l'abandon. Espaces mouvants livrés aux chants d'oiseaux et aux odeurs les plus variées. Un chemin bordé de lilas de Perse disparaît dans une courbe, les branches des arbustes encore chargées des baies de l'an dernier, laissées intactes par les oiseaux car elles sont toxiques.

Au-delà, le sol s'élève graduellement jusqu'à ce qu'il atteigne le ciel. Le large trait à la craie de la neige éternelle, là-haut, à quelque quatre mille mètres d'altitude, représente la puissante chaîne de montagnes qui renferme les grottes labyrinthiques de Tora Bora.

À l'avant de la maison, à environ deux kilomètres en suivant

le bord du lac, se trouve le village éponyme d'Usha. Larme. Cinquante kilomètres plus loin, c'est la ville de Jalalabad. Parce que Lara est russe, Marcus a d'abord craint, quand elle est tombée malade, qu'on n'ait essayé de l'empoisonner pendant les quelques heures passées à Usha à l'attendre, dans la mesure où son pays est responsable d'une bonne partie de la destruction de l'Afghanistan d'aujourd'hui, suite à son invasion de 1979.

Une nuit, peu après quatre heures, Lara s'est levée ; elle avait besoin de bouger après ces heures interminables à rester immobile. S'aidant d'une bougie, elle a fait le tour de la maison, passant sous cette voûte de livres. Elle a évité la pièce où reposait Marcus, mais, curieuse, est entrée dans d'autres, enfermée dans le halo de lumière jaune projeté par la flamme qu'elle tenait à la main. Quelque part, très loin, un muezzin a entamé l'appel aux prières de l'aube, ce moment défini par l'islam comme celui où l'on commence à pouvoir distinguer un fil noir d'un fil blanc à la seule lumière du jour.

Quand il a fait suffisamment clair dans la maison, elle a placé des miroirs par terre pour regarder les livres au plafond, bien que tous n'aient pas été cloués les titres tournés vers le sol, et que certains d'entre eux soient écrits dans des langues qu'elle ne connaît pas.

Il y a quelques années, à une époque où les talibans risquaient de piller la maison à tout moment, l'épouse de Marcus a cloué les livres aux plafonds de ces pièces et de ces couloirs. Une pensée originale étant une hérésie pour les talibans, ils auraient brûlé ces ouvrages. C'était le seul moyen qu'avait trouvé cette femme, dont l'état mental était déjà délabré, pour les sauver, les placer hors d'atteinte.

Lara s'est imaginée en train de tendre un filet de pêche à mi-hauteur des murs, puis de monter dans la pièce au-dessus et de taper des pieds jusqu'à ce que tous les livres ainsi délogés atterrisent sans dommages dans le filet. Marcus lui a raconté que les grondements et les vibrations des B52 avaient fait tomber tous

les volumes d'une partie d'un couloir quand on a commencé à bombarder Tora Bora jour et nuit en 2001. Cette pluie intermittente s'était intensifiée dans toute la maison au cours des semaines qui avaient suivi.

L'Anglais lui a dit qu'il avait acheté cette demeure il y a plus de quarante ans, juste avant d'épouser sa femme Qatrina, laquelle, comme lui, était médecin. « Je disais volontiers qu'elle m'avait apporté l'Afghanistan dans sa dot », a-t-il dit. La maison avait été construite par un vieux maître calligraphe et peintre dans les dernières années du dix-neuvième siècle. Celui-ci appartenait à ce qui fut pratiquement la dernière génération d'artistes musulmans formés dans le style de l'incomparable Bihzad. Une fois l'habitation de six pièces terminée, le maître – qui avait peint des fresques sur les murs de chacune d'elles – y avait amené la femme qu'il souhaitait voir partager sa vie. En commençant par le rez-de-chaussée, chacune des cinq premières pièces était dédiée à l'un des cinq sens, et, au fil des semaines, à mesure qu'ils apprenaient à mieux se connaître, le couple était passé d'une pièce à l'autre.

La première était dédiée à la vue, et, sur les murs, entre autres choses, Subha dans une pose de danseuse dévoilait son œil à un animal solitaire de la forêt.

Allah a créé par le Verbe, pouvait-on lire au-dessus de la porte qui menait à la pièce consacrée à l'ouïe. Là étaient représentés des chanteurs et des réunions musicales, un luth où un oiseau chanteur perché sur le manche était en train d'enseigner ou peut-être d'apprendre le chant.

Ils étaient ensuite passés à l'odorat : des anges se penchaient vers les pieds de créatures humaines pour s'assurer à l'odeur que ces pieds avaient bien un jour emprunté le chemin d'une mosquée. D'autres se penchaient sur des ventres, pour vérifier qu'ils avaient bien jeûné pendant le mois sacré du Ramadan.

Dans la pièce réservée au toucher, il y avait un portrait de Mahomet, la main plongée dans une jarre. Comme il se refusait à serrer la main des femmes, il avait pour habitude, quand il voulait sceller un pacte, de plonger la main dans un récipient rempli d'eau puis de la retirer, avant de laisser la femme en faire autant après lui.

Ils étaient passés par la pièce vouée au goût, avant de monter jusqu'à la chambre la plus haute de la maison, laquelle contenait et combinait tout ce qu'ils avaient connu auparavant : c'est dans cet espace dédié à l'amour, suprême merveille humaine, qu'elle avait dit oui.

Les fresques étaient toujours présentes sur les murs, si ce n'est que Marcus, par crainte des talibans, avait maculé de boue toutes les représentations de créatures vivantes. Jusqu'à une fourmi sur un galet qui avait ainsi été barbouillée. Comme si toute vie avait été rendue à la poussière. Mince consolation : l'essentiel du reste des images avait survécu – les objets inanimés, les arbres et les ciels, les cours d'eau. Après la chute des talibans, Marcus a commencé à ôter lentement la couche de boue. Les murs de la pièce au sommet de la maison n'ont désormais plus rien à cacher.

Marcus a entraîné Lara vers un angle de cette pièce pour lui montrer le feuillage peint à cet endroit. En regardant de près, elle a vu un caméléon, parfaitement camouflé, installé sur une feuille. Elle s'est penchée davantage et a mis le doigt sur cette adorable fantaisie. « Les talibans n'hésiteraient pas à brûler la lettre la plus intime d'un proche sous prétexte qu'un papillon est représenté sur le timbre, a dit Marcus. Mais ce détail m'avait échappé, tout comme à eux. »

Au cours de son errance nocturne à travers la maison, accompagnée de sa bougie et de son ombre qui vacillait dans la lueur de la flamme, Lara est entrée dans la pièce du haut. Les murs, à l'origine d'un or pâle délicat, étaient ornés de scènes représentant des amoureux en train de s'étreindre ou d'aller à la rencontre l'un de l'autre à travers forêts et prairies. Ils étaient très abîmés par les impacts de balles. Quand les talibans avaient débarqué dans la maison, ils s'étaient employés à détruire tout ce qui, selon eux, était contraire à l'islam. Mais rien n'avait davantage déchaîné leur fureur que ce qu'ils avaient entendu dire de cette pièce. Celle-ci, ils voulaient la réduire à néant, même si Marcus avait fait disparaître les amoureux sous un voile de terre.

Les yeux de Lara ont parcouru la surface éraflée des murs, sa bougie révélant des traces d'or ici et là. Ce pays a été l'une des

plus grandes tragédies de notre époque. Déchiré par de nombreuses guerres, et par toutes les haines et les lâchetés du monde, il a vu mourir deux millions d'individus ces vingt-cinq dernières années. Plusieurs des amoureux sur les murs étaient désormais solitaires en raison des impacts de balles : plus rien en dehors d'une béance ou d'une terrible déchirure là où se trouvait auparavant le ou la partenaire. Un membre lacéré, un œil perdu.

Un bruit venu d'une autre pièce l'a fait sursauter, et elle a senti son cœur s'emballer, à l'idée des causes possibles.

Il ne s'agissait pas d'un cambrioleur, s'est-elle rassurée, ni d'un combattant taliban à la recherche d'une cachette. Ni d'un terroriste arabe, pakistanais, ouzbek, tchéchène ou indonésien – toutes ces graines qui ont germé dans le sol imbibé de sang des pays musulmans. En fuite depuis l'automne 2001, les membres d'Al-Qaida semblaient s'être regroupés, et ils kidnappaient des étrangers, organisaient des attentats suicides et décapitaient ceux qu'ils considéraient comme des traîtres, qu'ils soupçonnaient de communiquer des renseignements aux Américains.

« Quel est le crétin qui a fait ça ? » avait voulu savoir un jour le tsar à propos d'une forteresse qu'un étudiant de l'Académie militaire de Saint-Petersbourg avait malencontreusement dessinée en omettant les portes. Le jeune homme s'appelait Fédor Dostoïevski, et Lara s'est prise à souhaiter que cette maison fût semblablement dépourvue d'entrées tandis qu'elle parcourait lentement le couloir, les gouttes de cire fondue glissant le long de la bougie rouge qu'elle tenait dans la main.

Personne ne s'aventure près de la maison, lui a dit Marcus, parce que la zone autour du lac est censée être habitée par les djinns. C'est un endroit où s'affrontent les vents du lac, de la montagne, du verger, mais pour les musulmans l'air y est à jamais chargé de la présence invisible des esprits, bons et mauvais, de l'univers. Et pour faire bonne mesure, un fantôme, censé être celui de sa fille Zameen, est apparu dans une des pièces le jour où les talibans ont débarqué, ce qui les a aussitôt mis en fuite.

Le bruit qu'elle a entendu a eu pour effet de la rendre consciente de la profondeur du silence nocturne.

Peut-être Marcus, en tâtonnant, a-t-il fait tomber quelque chose. Le mot « boiteux » s'applique à quelqu'un qui a un pied ou une jambe malade ou en moins, mais elle a été incapable de penser à un terme spécifique susceptible de désigner l'impossibilité d'utiliser correctement un bras ou une main, alors même que le corps se trouve tout autant déséquilibré par une telle incapacité.

Elle est entrée dans une pièce et s'est arrêtée net à la vue du livre qui s'était détaché du plafond avant de tomber sur le sol avec un bruit sourd, le clou encore fiché dans les pages, un espace vide découpé au plafond juste à la verticale. La poussière soulevée par la chute était encore en suspension autour du livre.

Elle l'a ramassé et, posant la bougie par terre, en a arraché le clou. Elle l'a ouvert sur le plancher et s'est mise à lire, assise à côté, le menton sur les genoux.

*Dis aux voleurs de terre
De ne plus planter de vergers de la mort
Sous cette étoile qui est la nôtre
Ou bien les fruits les dévoreront.*

Dans le jardin, Marcus ouvre les yeux, saisi de l'impression que quelqu'un s'est approché et lui bloque la lumière du soleil, mais il n'y a personne. On reçoit des lettres, des messages, et même des visites, des disparus. C'est ainsi que de temps à autre, l'espace d'une fraction de seconde, il ne paraît pas autrement étrange de s'attendre à pareille communication de la part des morts. Le phénomène ne dure qu'un instant infime, avant que l'esprit se remémore les faits, se rappelle que certaines absences sont plus irrémédiables que d'autres.

C'est au cœur des ténèbres, une nuit de 1980, que le groupe de soldats soviétiques s'est introduit dans la maison pour emmener Zameen.

Marcus est réveillé par le contact froid d'un pistolet sur sa tempe. Des torches électriques strient l'obscurité de leurs rayons argentés. Qatrina, à son côté, sort de son sommeil en entendant les bruits

que fait son mari. Dans ces premiers instants de confusion, elle croit qu'il ne s'agit que d'une répétition de ce qui s'est produit la semaine précédente, quand un malade, victime la veille d'une arme chimique soviétique, a été amené au milieu de la nuit, son corps déjà putréfié au moment de sa découverte dans un champ une heure après l'attaque, le chapelet qu'il tenait alors encore enroulé autour de ses doigts. Il devait être en proie à des souffrances inimaginables, et, bien que privé de parole, son regard était si intense qu'on croyait presque l'entendre.

On ne permet pas au couple d'allumer la lumière, mais il semble qu'il y ait une dizaine de soldats. À leurs voix, Marcus a compris qu'ils sont à peine sortis de l'adolescence. Il se demande si ce sont des déserteurs, des garçons effrayés qui ont quitté l'armée, cherchent à fuir l'Union soviétique. Des gens de l'Allemagne de l'Est, voire de pays aussi lointains que Cuba, venaient à Kaboul avant de passer à l'Ouest. Les hommes le sortent immédiatement de ses réflexions en lui demandant où est sa fille, en l'appelant par son nom.

Les doigts de Qatrina se resserrent sur son bras. Le bruit courait que des soldats soviétiques venaient parfois en hélicoptère enlever une fille et l'embarquer avec eux, et qu'ensuite les parents ou le fiancé suivaient la trace laissée par ses vêtements à travers la campagne avant de finir par tomber sur son corps, la chair transpercée par les os, à l'endroit où les hommes, une fois leur désir assouvi, l'avaient jetée depuis l'appareil.

Deux des soldats, qui parlent quelques mots de pachtou, veulent savoir où est Zameen et refusent d'expliquer comment ils la connaissent et pour quelle raison ils sont venus la chercher. S'ensuivent quelques gestes de violence et de dépit à l'endroit de Marcus et de Qatrina. Les hommes ont fouillé la maison avant de les réveiller sans pouvoir mettre la main sur la jeune fille.

Un soldat reste avec eux tandis que les autres se dispersent à nouveau dans toutes les pièces, parlant à voix basse : on est en temps de guerre, et il leur faut rester sur le qui-vive au cas où des rebelles se trouveraient dans les parages. Certains fouillent le jardin et le verger, quelques-uns la fabrique de parfums de Marcus,

de l'autre côté du jardin. De temps à autre une voix s'élève dans l'obscurité. On devine chez eux une grande urgence, et Marcus repense à la nuit où, l'année précédente, l'armée soviétique est entrée dans Kaboul, et où les commandos Spetsnaz ont envahi au pas de course les couloirs du palais présidentiel à la recherche du président, qu'ils ont exécuté incontinent.

Marcus et Qatrina réussissent à engager une conversation avec le soldat, un des deux qui parlent pachtout.

« Votre fille soutient l'insurrection. Son nom est sur la liste qui nous a été fournie par quelqu'un de bien informé.

– Il doit y avoir une erreur, dit Marcus à travers ses lèvres tuméfiées.

– Mais alors, où se trouve-t-elle à cette heure ? On est ici dans le cadre d'une grosse opération menée cette nuit à Usha, visant à arrêter ceux qui ont attaqué l'école au début du mois. On va leur faire payer les vingt-sept vies que nous avons perdues. »

Le soleil se lève à peine quand un soldat entre dans la pièce pour dire que Zameen a été appréhendée.

Les lapis-lazulis de leur pays ont toujours été convoités par le reste du monde, soit qu'ils aient servi à teinter les paupières de Cléopâtre ou été utilisés par Michel-Ange pour les plafonds de la chapelle Sixtine ; à voir certaines parties du ciel au-dessus de leurs têtes, quand Marcus et Qatrina sortent dans le jardin, on pourrait croire que c'est des hauteurs de l'Afghanistan qu'on extrayait les pierres, et non de ses profondeurs.

Une fois les soldats partis, le couple s'était mis à fouiller les environs immédiats, avant de se rendre à Usha, pour tenter de comprendre ce qui s'était passé.

Des heures plus tard, à la tombée de la nuit, Qatrina, debout à côté d'un acacia, tenait à deux mains une corde à linge enroulée autour du tronc. Marcus avait d'abord cru que c'était pour garder son équilibre, avant de s'apercevoir que la section de la corde qui était entre ses mains était teintée d'indigo, là où l'une des robes de Zameen avait laissé un peu de sa couleur en séchant, celle-là même qu'elle devait porter quand les soldats s'étaient emparés d'elle puisqu'on ne la retrouvait plus dans sa chambre.

LA VAINNE ATTENTE

Il avait fait rentrer Qatrina dans la maison, le parfum de l'acacia imprégnant encore ses vêtements. Les djinns étaient censés vivre dans l'odeur des fleurs d'acacia et ne se rendre visibles qu'aux plus jeunes afin de les prendre au piège de l'amour mystique.